

Publications sur la Belgique.

- NOTHOMB (PIERRE). — **La Belgique martyre**. 23^e mille. Broch. in-16. » 50
 — **Les Barbares en Belgique**. Préface de H. Carton de Wiart (*Ouvrage couronné par l'Académie française*), 15^e édit. Un vol. in-16..... 3 50
 — **Histoire belge du Grand-Duché du Luxembourg**. 2^e édition. Un vol. in-16..... 2 »
 — **L'Yser** — Les Villes Saintes. — La Victoire. — La Bataille d'été. 5^e édition. Un vol. in-16..... 3 50
La Barrière belge. Etude d'histoire territoriale et diplomatique (*couronné par l'Académie des Sciences morales et politiques*). Un vol. in-16..... 3 50
 OLYFF (FRANÇOIS). — **La Belgique sous le joug**. L'invasion. In-16. 3 50
 GRIMAUTY (FERNAND-HUBERT). **Six mois de guerre en Belgique par un soldat belge**. Août 1914-Février 1915. 3^e édit. In-16..... 3 50
 SOMVILLE (GUSTAVE). — **Vers Liège**. — Le Chemin du crime (*couronné par l'Académie des Sciences morales et politiques*). 3^e édit. Un vol. in-16..... 3 50
Les crimes de l'Allemagne. — **Dinant**. — Massacre et destruction. Un vol. in-16..... 3 50
 MALO (HENRI). — **Le drame des Flandres**. — Un an de guerre. 1^{er} août 1914-1^{er} août 1915. 3^e édition. Un vol. in-16..... 3 50
 — **En Belgique. La Zone de l'Avant**. Tableaux, portraits et paysages, 1915-1916. Un 6..... 3 50
 JEHAY (C^{ie} F^{er}). — **L'invasion du Grand-Duché du Luxembourg en 1914**. Une broch. in-8^o. 1 »
 BASSOMPIÈRE (ALBERT DE). — **La nuit du 2 au 3 août 1914 au Ministère des Affaires étrangères de Belgique**. 4^e édition. Une brochure in-8^o. 1 »
 PIÉRARD (LOUIS). — **La Belgique sous les armes, sous la botte, en exil**. Un vol. in-16..... 3 50
 HAVARD DE LA MONTAGNE (MADELEINE). — **La vie agonisante des pays occupés. Lille et la Belgique**. Notes d'un témoin (Octobre 1914-Juillet 1916), préface de Maurice Barrès, de l'Académie française. Un vol. in-16..... 3 50
 BAULU (MARGUERITE). — **La bataille de l'Yser**, précédée de la Retraite d'Anvers. Un vol. in-16 avec cartes..... 3 50
 DAYE (PIERRE). — **Avec les vainqueurs de Tabora**. Souvenirs d'une conquête belge en Afrique orientale allemande. Un vol. in-16..... 3 50
 PRIEUR (CLAUDE). — **De Dixmude à Neuport**. Journal de Campagne d'un officier de Fusiliers marins (Octobre 1914-Mai 1915). 2^e édit. In-16. 3 50
 BAIE (EUGÈNE). — **La Belgique de demain**. — La question du Luxembourg. Nécessité d'une barrière rhénane. Les Pays-Bas. 2^e mille. Broch. in-16. » 60
 WYSEUR (MARCEL). — **Les cloches de Flandre**. La Flandre carillonnée. — Cloches d'exil. — Des Glas. — En Flandre. — Poèmes. In-16..... 3 50
 — **La Flandre rouge**. — Poèmes. Préface d'EMILE VERHAEREN. In-16. 3 50
 GOYAU (GEORGES). — **Le cardinal Mercier**. Ouvrage orné de deux portraits. Un 2 »
 MERCIER (S. E. le Cardinal, Archevêque de Malines, Primat de Belgique). — **Le Christianisme dans la vie moderne**. — Pages choisies, recueillies par L. Noël, professeur à l'Université de Louvain. In-16.. 3 50
Les évasions de Belgique d'après les récits des évadés. Préface de J. MELO, ministre plénipotentiaire. Un vol. in-16..... 2 »
 CARTON DE WIART (H.). — **Les vertus bourgeoises**. — La République belge de 1790 (roman historique). 3^e édition. Un vol. in-16..... 3 50
 — **La cité ardente**. — Roman historique. Un vol. in-16..... 3 50

Impr. Henri DIEVAL, 57, rue de Seine, Paris.

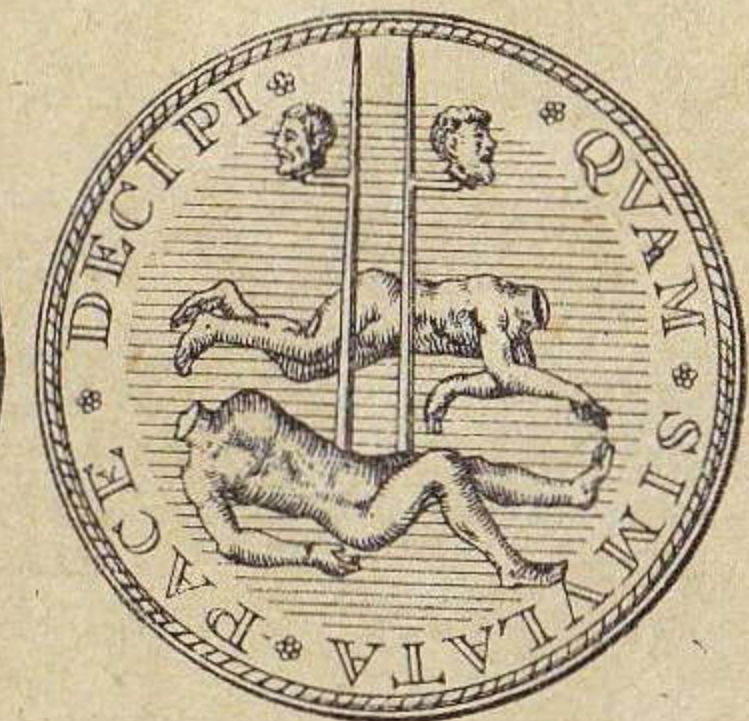
L'IMMORTELLE MÊLÉE

Essai sur l'épopée militaire belge

(1914)

« Mieux vaut lutter pour la patrie que de se laisser décevoir par un simulacre de paix. »

Traduction de l'inscription d'une médaille frappée en 1579 par les États Généraux de Bruxelles.



CINQUIÈME ÉDITION

Librairie académique PERRIN et C^{ie}

Majoration temporaire 30 % (Décision syndicale du 11 Février 1918).

V

LES SORTIES, LE SIÈGE ET LA MORT D'ANVERS

« Viendront sur toi des jours où tes ennemis t'enviromneront de tranchées, t'investiront et te serrent de toutes parts ; ils te renverseront par terre, toi et tes enfants qui sont dans ton sein, et ils ne laisseront pas dans ton enceinte pierre sur pierre parce que tu n'as pas connu le temps où tu as été visitée. »

Luc, 19.

L'ÉPINE AU TALON DU COLOSSE

« Ainsi David, avec une fronde et une pierre, fut plus fort que le Philistin. »

SAMUEL, liv. I, ch. XIX.

L'Escaut fermé par le canon hollandais, l'armée allemande ruisselant sur la plaine belge et se déversant sur la frontière de France, les Alliés franco-britanniques absents au rendez-vous de l'« action concertée et commune » et, par surcroît, refoulés après le court et affreux choc de la bataille de Sambre-et-Meuse, — tout cela plaçait nos soldats dans un décor tragique. Ne voyaient-ils point celui-ci ou ne le voulaient-ils point voir? Toujours est-il qu'ils conservaient dans les destinées de la patrie la « foi du charbonnier » et qu'après de courtes angoisses, leur bonne humeur avait eu tôt fait de reparaître. Eh! oui, certes, on était battu, mais cela changerait avant longtemps. A chacun son tour. Faut-il citer un trait de cette admirable constance d'âme? L'effarant communiqué français de la fin d'août, avouant le désastre de Charleroi et l'invasion, parvint, par les journaux, certain soir, à Termonde, alors que, sur la

Grand'place, grouillaient les uniformes au milieu des faisceaux de baïonnettes. On se rua sur les camelots et on s'arracha leur marchandise. On lut; on relut; on comprit. Il était impossible de ne point comprendre. Un enfant eût compris. Quelques lèvres se plissèrent; mais, dans les estaminets, dont l'éclairage violent plaquait des carrés de lumière jaune sur la place noire, on ne perdit ni un coup de dent, ni un coup de langue. Une bataille perdue? Et puis, quoi? Est-ce qu'on tue Til l'esprit, Nele le cœur de la Mère belge?

Par bonheur pour nous, le commandement allemand, fidèle aux bonnes doctrines de guerre, n'entendait point se laisser détourner du principal par l'accessoire. Le principal, c'était de plonger vite et très profondément le glaive en pleine chair du pays de France, d'accrocher à nouveau l'armée alliée et de la tuer devant Paris ou quelque part au delà. Alors songeant à l'accessoire, d'un coup de revers du gantelet, on écraserait Anvers, comme on écrase sous le doigt un grain de poudre. En attendant, on se bornerait à masquer la place par un crochet défensif couvrant au nord Aerschot, Louvain et Bruxelles. Mais ces gardes-chiourmes d'Anvers avaient compté sans leur hôte. Celui-ci n'entendait point subir leur loi et voulait même garder la clé des champs. Installée sur la Nèthe et le Rupel, l'armée belge était résolue à se montrer si agressive que la marche des renforts de l'ennemi, se dirigeant à étapes forcées vers la France, en fût sans cesse entravée. Nous

fûmes ainsi vraiment l'épine au talon du colosse.

Débouchant des secteurs du sud de la place, notre armée de campagne exécuta trois sorties aux dates les plus opportunes : d'abord, les 25 et 26 août alors que, la défaite de Sambre-et-Meuse étant consommée, l'ennemi avait le plus grand souci de précipiter sa marche; ensuite du 9 au 13 septembre, au dernier jour et au lendemain de la bataille de la Marne, de façon à accroître encore les fruits de celle-ci; enfin, les 25, 26 et 27 septembre, en coïncidence avec le dernier acte de la bataille de l'Aisne et le prologue de ce que l'on a appelé depuis la « course à la mer », — l'aile gauche franco-britannique et l'aile droite allemande essayant l'une et l'autre de se déborder et poussant ainsi de plus en plus vers le Nord-Ouest jusqu'à ce qu'éclatât la bataille des Flandres, spasme suprême avant l'immobilisation des fronts.

Pressés d'en finir avec la France, les Allemands ne s'étaient point embarrassés de laisser devant Anvers toute une armée de siège et d'investissement, comme on se l'imaginait chez nous avant la guerre et en vue de quoi on avait donné à cette place forte son immense périmètre qui devait — croyait-on — immobiliser une notable partie des forces de l'ennemi. Celui-ci se contenta de poster entre la Dyle et la Dendre les III^e et IX^e corps de réserve, tandis que les troupes de von Klück, passant par Bruxelles et ses environs, faisaient tête à gauche, gagnaient le Hainaut, remportaient la victoire de Mons et entraient en France tout d'une haleine.

Or, dès le 24 août, des compagnies de notre vaillant 3^e chasseurs à pied sont poussées en avant, à l'ouest du canal de Willebroek, et débusquent les avant-postes allemands du petit village d'Impde, situé entre les gros bourgs de Londerzeel et de Wolverthem. Ce pays des confins du Brabant est ridiculement plat, délicieusement vert et joliment parsemé d'innombrables métairies en briques rouges. Il semblait fait pour une paix éternelle. Ses laborieux habitants ne se souciaient que d'engraisser leurs célèbres poulardes, de cultiver leur « witlof » — chicorée blanche réputée entre toutes — et de s'en aller vendre au marché de Malines les plus savoureuses asperges du monde. La guerre dans ce décor est une tragique dérision ; l'habitant ahuri n'y comprend mot ; le vent de feu des obus, saccageant les houblonnières parfumées, semble commettre quelque sacrilège.

Le lendemain 25 août, quatre de nos divisions entrent en ligne : ce sont, dans l'ordre, de la droite à la gauche, les 5^e, 4^e, 6^e et 2^e divisions. La 3^e division et la cavalerie indépendante forment réserve. Le meilleur de l'effort est porté au sud de Malines, en direction de Vilvorde. C'est la 6^e division qui le fournit. Cette division est forte de six régiments : quatre de carabiniers et deux de grenadiers. En temps de paix, ces régiments formaient la brillante garnison de Bruxelles. Aussi sont-ils tout brûlants de fièvre à la pensée que la conquête de la capitale peut être la récompense de leur vertu guerrière.

La journée débute par une surprise. A la pointe

de l'aube, bon nombre des sentinelles doubles de nos petits postes, poussées très avant pendant la nuit, sont fusillées à bout portant par les grand'-gardes allemandes habilement cachées et dont le réseau ténu les enveloppe. Première et dure leçon infligée à nos troupes inexpertes encore dans l'art de se dissimuler. Contournant Malines, la 6^e division se déploie dans la plaine, coupée d'arbres et de villages, et marche en lignes sous les shrapnells qui craquent de toutes parts dans le ciel. Les Allemands nous couvrent de feux, nous infligent des pertes cruelles, mais, submergés par les vagues successives de notre assaut, se dégagent et s'égaillent à travers champs. Ils se retournent parfois, pour décharger encore leur fusil, la crosse appuyée à la cuisse, exécutant ce fameux « tir en seringue » tant décrié chez nous et qui doit avoir du bon car, loin d'être une nouveauté comme on l'a paru croire, il est consacré par un règlement de l'armée prussienne qui date de l'époque du Grand Frédéric.

Nos carabiniers pénétrèrent à la suite de l'ennemi en retraite dans le village d'Hofstade qui brûle aux quatre coins. C'est un tableau d'horreur. « Non contents d'incendier les maisons, — nous dit un officier du 1^{er} carabiniers, — les Allemands avaient saccagé et tué. Je vois encore un petit enfant ployé en deux et culbuté sur le battant d'une pompe, perdant tout son sang par un trou béant qu'une baïonnette lui avait ouvert à la nuque. Plus loin, une vieille femme, renversée sur la chaussée, avait le cou crevé d'un coup de

sabre et baignait dans une mare pourpre. Nous sortîmes de cette géhenne de feu qui puait la chair grillée, la bouche mauvaise et le regard fou et nous continuâmes la poursuite des égorgeurs, enragés à les joindre et à frapper dessus ».

Cependant, à la droite de la 6^e division, une brigade de la 1^{re} appuyait le mouvement. Hofstade avait été enlevé à une si prompte allure que, le croyant encore occupé par l'ennemi, les batteries de cette brigade réglèrent leur tir sur son clocher lorsque des signaux arrêtaient cette canonnade inconsidérée. Dès lors, la 1^{re} division s'appliqua à pousser droit devant elle et parvint à arracher à l'ennemi les villages de Sempst et de Weerde, tandis que, plus à droite encore, le village d'Eppeghem tombait entre les mains de la 5^e division¹.

1. De cette 5^e division, faisait partie le 2^e chasseurs à pied, l'un des meilleurs régiments de l'armée. Dans ces combats, ce régiment se distingua particulièrement. Ici se place l'épisode héroïque du caporal Trésignies. Le 2^e chasseurs refoula les Allemands jusqu'au Pont Brûlé, situé sur le grand canal, à quelques kilomètres en aval de Bruxelles et il s'agissait pour une compagnie d'atteindre l'autre rive. Mais le pont-levis était relevé et dans les maisons encadrant ce pont-levis les Allemands étaient en force avec des mitrailleuses. Tenter d'atteindre la manivelle du pont, c'était se découvrir, dégringoler le talus, sauter à l'eau, franchir vingt mètres à la nage, c'est-à-dire la mort. Un homme cependant se présente : c'est le chasseur Trésignies, marié et père de famille. Il se débarrasse de son shako et de sa capote ; puis, un peu pâle mais d'un calme effrayant, il bondit au-dessus du parapet, roule le long de la berge et se laisse glisser dans le canal. Par miracle, les Allemands n'ont rien vu. D'un mouvement large et souple, Trésignies nage. Il aborde l'autre rive, s'y colle et, en rampant, atteint la manivelle. Alors, magnifique et sublime, s'offrant en cible, il s'arc-boute et appuie sur la manivelle. Soudain des cris lui frappent l'oreille : « Dans l'autre sens !... Tu le fais monter ! » C'est vrai ; le héros s'est trompé. Rapide, il change le mouvement. Trop tard, hélas ! Une mitraille

La bonne fortune eût été complète si, à la gauche, la 2^e division, opérant dans un terrain très couvert, ne s'était heurtée à l'obstacle redoutable formé par le canal de Louvain à Malines, devant quoi la résistance obstinée de l'ennemi l'avait clouée¹. Faute d'artillerie lourde, cet obstacle ne put être franchi, comme ne put être franchie, au centre du front de bataille, la ligne retranchée qui couvrait le château et le village d'Elewynt, au sud d'Hofstade. Carabiniers et grenadiers, époumonnés et affaiblis par leurs lourdes pertes, — de certaines compagnies il ne restait qu'une poignée d'hommes, — allèrent donner de la tête sur les nouvelles défenses de l'ennemi et, ne les pouvant détruire à coups d'obus, durent s'arrêter. Épuisés, ils se laissèrent tomber sur place, à droite et à gauche, de la belle chaussée de Malines à Quatre-Bras, qui, dans l'ardente illusion du matin, les devait ramener tout droit à Bruxelles par la triom-

implacable s'abat sur lui. On le voit s'affaler sur un genou d'abord, mais persister dans son labeur, désespérément accroché à la manivelle qu'il actionne ; puis, brusquement, lâcher prise et, ses bras battant l'air, s'érouler sur la berge, un flot de sang s'échappant de sa poitrine trouée de balles.

Ivres de vengeance, nos chasseurs se dressent, tirent, veulent se précipiter. Mais les officiers les retiennent et la retraite est ordonnée.

Des témoins ont rapporté qu'un officier ennemi fit rendre les honneurs à la dépouille de Trésignies.

1. C'est le bruit de ce combat qui, le soir du 25 août, jeta la panique dans la garnison hanovrienne de Louvain, formée de troupes du 10^e corps et notamment du régiment n^o 165. La destruction méthodique de la ville fut entreprise. Le feu fut mis à plus de mille maisons de même qu'à la Bibliothèque de l'Université et à la Collégiale de Saint-Pierre ; 173 habitants furent passés par les armes ou massacrés. Les reîtres du sac de Magdebourg ne furent ni plus cruels, ni plus monstrueux.

phale avenue de Tervueren¹. On bivouaque, canons pointés, fusils entre les jambes, prêt à tout coup de surprise et bien persuadé que le lendemain ce sera le grand choc, encore que l'on ait appris, tard dans la soirée, que notre droite a échoué devant Pont-Brûlé et devant Grimberghen, comme notre gauche devant le canal de Louvain.

Au matin du 26, un bataillon de grenadiers, qui, imprudemment, s'en était allé prendre gîte dans un petit bois entre notre front et Elewyt, reçoit à la fois de la mitraille allemande et de la mitraille

1. Il régna, ces jours-là, à Bruxelles, à l'état-major allemand et à la Kommandantur, une vive émotion, qui se renouvela, d'ailleurs, lors de la seconde sortie d'Anvers, le 9 septembre. On a pu lire, à ce propos, dans la *Frankfurter Zeitung*, du 22 août 1916, n° 232, parmi des souvenirs curieux sur l'occupation de Bruxelles, cet aveu significatif : « Nous nous trouvions assis, dans la capitale belge, sur un tonneau de poudre que, il est vrai, les Bruxellois n'allaient pas mettre en feu, mais dont la mèche conduisait dans la direction d'Anvers. Le corps d'occupation allemand était minime, infiniment minime, pour le nombre de 800.000 habitants et pour l'armée belge de 400.000 hommes qui se trouvaient à 40 kilomètres de là. Le premier gouverneur de Bruxelles, le général-major von Luetwitz, nous a raconté, à ce moment-là, qu'il fit parcourir la ville, pendant toute la journée, par ses troupes, comme au théâtre où les mêmes figurants défilent à plusieurs reprises sur la scène. Une sortie énergique des troupes belges dans la direction de Bruxelles, nous aurait peut-être obligés à évacuer de nouveau, provisoirement, la ville. L'audace resta, toutefois, de notre côté. Les Belges ne parvinrent que jusqu'à Vilvorde, à 7 kilomètres au nord de Bruxelles. A différentes reprises, ils avaient interrompu le service automobile sur la route conduisant de Louvain à Liège. Le caractère critique de la situation ressort, en tous cas, du premier conseil tenu dans la *Zivilverwaltung* qui venait d'arriver. L'administration civile se demandait si elle ne ferait pas bien de retourner, jusqu'à nouvel ordre, à Liège. Elle resta, mais les fonctionnaires qui avaient leur logement ainsi que leurs autos dans les dépendances des ministères belges furent, à différentes reprises, consignés, le soir, chez eux. »

belge¹. Il en résulte un peu de confusion, mais la promptitude des ordres et la fermeté des officiers réparent l'erreur commise et déjà l'on se dispose à se ruer de nouveau en avant lorsque l'ordre de se replier est donné. A la vérité, on sait, en ce moment, à Anvers, à n'en pouvoir douter, que l'armée franco-britannique est en pleine retraite et on estime, dès lors, qu'il y aurait pour nous trop gros risque et trop mince profit à insister. C'était une opinion.

Notre ligne retraite par échelons. Pour faciliter le « décrochage », notre artillerie se dévoua. Enhardis, les Allemands suivirent nos divisions, quelque temps, à la piste, en leur envoyant, à plein tonnerre, de gros obus, notamment des 20 centimètres, qui s'en allaient au loin rompre les routes et fracasser les vieux pignons à l'espagnole dans Malines évacué.

1. Un officier se dévoua pour aller porter les ordres à ce bataillon ainsi aventuré. Au retour, cet officier fut grièvement blessé. C'était le commandant Couche, du 1^{er} carabiniers, qui, depuis, sous la haute direction de M. Renkin, ministre des Colonies, fut la « cheville ouvrière » de l'organisation de nos campagnes victorieuses d'Afrique.